

Au Cœur des Marais

Quand il surgit dans la lumière aveuglante de midi, à cet instant magique où les marais se figent, sans fard, dans une immobilité parfaite et glacée, il fut ébloui. Il cligna des yeux puis disparut derrière le rideau de roseaux qu'il écarta d'un geste sûr comme l'on pince les cordes d'une harpe pour réapparaître dans la vastitude de ce désert aquatique. Ses narines frémirent à l'odeur de la vase. Comme il se sentait en sécurité, il se fraya un passage dans les hautes herbes qui laissèrent derrière lui un sillon tortueux jusqu'au cours d'eau qu'il reconnut malgré toutes ces années passées au fond des tranchées d'où il n'avait cessé d'y penser. Mais l'heure, hélas, était grave car n'était-il pas qu'un paria évadé ?

Près de la berge de la Vilaine, il découvrit une barque puis des vêtements éparpillés à la hâte. Contre toute attente, à l'aplomb du soleil, il se mit à grelotter de peur quand son regard tomba sur une paire de bottes au cuir luisant comme la peau des anguilles fraîchement pêchées. Elles émergeaient d'un trou sans fond, à l'orée des buissons, là où l'entrelacement des ronces laissait deviner deux jambes allongées comme reposant sur un lit mortuaire. Il tourna en rond, prospecta les moindres recoins d'où pouvait surgir le danger. Tout portait à croire qu'un grand désordre avait eu lieu à cet endroit. Il tenta, en vain, de soulever le linceul de branchage qui cachait le cadavre quand une odeur nauséabonde interrompit sa lugubre recherche. Vomissant de dégoût, il supposa qu'un mort, en décomposition, avait trouvé là son tombeau. Paralysé par cette découverte macabre, il prit acte qu'un drame s'était déroulé au cœur des marais. Prostré, il fixait l'inconnu dont il ne savait rien...

Cependant, il lui fallait faire vite! L'idée lui vint alors d'endosser les vêtements du mort. D'ailleurs, ce cadavre n'était-il pas une aubaine pour le déserteur qu'il était ? Déjà, en plein combat, sur le front, il avait profité de la confusion générale

pour échapper à l'enfer des tranchées et remonter jusqu'au lieu de sa naissance comme le font les civelles lorsqu'elles regagnent l'eau douce après la mer immense. Pareillement, il avait obéi à cet obscur instinct pour retrouver ses marais, s'y plonger, s'y rouler, absorber leur tiédeur, ne plus jamais en être séparé. Il changea donc de vêtements comme l'on change de cuirasse, enfouit les siens dans la vase, déchaussa le mort car les bottes sont un bien précieux ici comme à la guerre. Il sourit même à l'idée que le mort s'était laissé faire ! De ce fait, il ressentit moins de remords à lui voler son identité! Ainsi vêtu, il se sentit tout drôle et sale de ce qu'il venait de faire. Le pantalon, un peu court, était de bon usage mais bon sang! il empestait une telle odeur qu'il songea même à s'en débarrasser! Satisfait, néanmoins, de sa funeste audace, il ne s'attarda pas, tourna le dos au défunt, enjamba la barque et traversa.

L'onde du fleuve guida sa course et il atteignit l'autre côté de la rive. Il était méconnaissable tant sa barbe hirsute ébouriffait sa face. Quand il retrouverait les siens, il inventerait bien une histoire, une perte de mémoire qui justifierait sa cavale. Il lui fallait, coûte que coûte, trouver un toit, un lit, un bout de pain ! Soudain, dans le ciel ardoisé et sans voix, sonna le tintement lancinant d'un glas. Ce trouble-fête ne semblait pas de bon augure mais il n'en avait cure. Ignorant son écho glacial, il se pencha en avant et sublima son échappée. D'un regard incrédule, noyé de brume, il s'étonna que les digitales, sur son passage, inclinaient leur corolle comme autant d'étendards en berne. Furieux, par tant de mise en scène, il accéléra. N'était-il pas de nouveau libre et voilà qu'une cloche se jouait de son stratagème ? Plus résolu que jamais, il avançait, tête baissée, comme s'il voulait traverser le temps, rythmant son pas martial sur le gong mortifère de la cloche en deuil. Il se bouchait les oreilles et marmonnait qu'il n'était pas parti comme tant d'autres « la fleur à la boutonnière ». Cependant, il craignait les représailles car il savait que l'on exécutait les fuyards comme lui

qui n'aimaient pas la guerre, que le risque était grand de se retrouver face au peloton d'exécution! Chemin faisant, il vit la terre tourner comme un soleil et s'étonna de sa respiration nouvelle. Ses poumons acclamaient la nouveauté de l'air, les tilleuls en fleurs l'enivraient tant par de telles retrouvailles qu'il ne vit pas tout de suite un corbeau, juché haut, sur un pieu, qui pointait du bec un corbillard tiré par deux chevaux drapés de noir. Intrigué, il courut se cacher au plus près d'un bosquet de peupliers, le sol duveteux des marais amortit son arrivée. C'est ainsi qu'il entendit que le défunt, depuis longtemps, avait disparu, que des villageois avaient rapporté qu'un soir de beuverie ils l'avaient perdu dans le port de Redon, que la famille, épuisée par tant de peine, s'était résignée à l'enterrer, dignement, dans un cercueil... quoique vide !

Le regard de notre homme s'égara dans l'œil immense de l'un des deux chevaux attelés à ce cortège funèbre. De leur tête aussi drapée de noir émergeaient leurs oreilles couronnées de pompons - Sidéré par leur taille, l'imagination de notre homme s'emballant, il se hissa en rêve, au creux de l'une d'elles, aussi lestement que le « Pinocchio » de ses livres d'enfant - De ce perchoir improvisé, il vit une femme passer, juste en dessous de lui, quand une bourrasque subite souleva son crêpe noir qui lovait sa silhouette. Son regard sans vie croisa le sien.

Il tomba à genoux.

Ô sa mère!... Le mort pouvait-il être son père qu'il avait déchaussé et pillé et dont on ne savait rien? La cloche sonna encore... Il ne s'en remit pas.